

## **Politis 12 mai 1989**

### **PROTESTA SUR L'ILE DE PAQUES**

« Maudite île. » Lorsqu'ils parlent de leur bout de territoire volcanique perdu au beau milieu du Pacifique, les Pascuans ont la dent dure. C'est que la révolte gronde contre l'administration chilienne, qui ne songe qu'à développer le tourisme sans se soucier du sort des 2500 habitants du « nombril du monde ».

L'île de Pâques s'ouvre au monde. Pour les touristes, le rêve est devenu réalité. Mais à Hanga Roa, unique village, la réalité n'est pas un rêve. Après un long silence, les Pascuans font souffler sur le « nombril du monde » un vent de « protesta ».

L'image généralement associée à Rapa Nui (nom pascuan donné à l'île de Pâques) est celle d'une terre volcanique, presque déserte, peuplée seulement de statues. C'est oublier, un peu vite, les 2 500 habitants (dont 1 600 Pascuans de souche) d'Hanga Roa, unique village où les maisons cachent leur pauvreté derrière une vaste végétation tropicale importée au fil des ans.

De l'église part une large rue de terre rouge qui descend jusqu'à la mer, telle une coulée de lave. Bientôt, la poussière ne s'envolera plus au passage d'un cheval ou d'une voiture. Les travaux de pavement ont commencé. Hanga Roa se « civilise ».

MAUDITE ILE. Des pêcheurs viennent de rentrer avec une énorme tortue de mer ; les enfants accourent ; ce soir, Eusebio partagera sa pêche avec toute sa famille. A Rapa Nui, la famille est primordiale. Tout le monde est cousin. D'ailleurs, dans les conversations, dès qu'une personne est citée, elle est immédiatement apparentée à une autre. Blanca s'adosse contre la tête d'un Moai (nom donné aux statues) gisant à terre. Elle parle de sa famille. Ses parents ont eu douze enfants. Blanca, trente-neuf ans, est la dernière des filles; elle écrit. Déjà publiée à Santiago, elle a préféré quitter son poste d'institutrice, « trop mal payé et avec trois ou quatre mois de retard », pour se consacrer à la poésie et au roman. Elle ne conçoit pas de vivre ailleurs, même si en parlant de l'île, elle dit toujours « Maldita Isla » (maudite île).

MANQUES DE CREDITS. Dans un espagnol pur et simple, « parce que ce n'est pas notre langue », elle s'explique : « La vie change trop vite ; cela n'a jamais été facile de vivre ici. Actuellement, les jeunes sont perdus. Beaucoup ne travaillent pas. Peu de distractions. Les veillées consacrées aux légendes et à la tradition se font rares. Restent la télévision, quatre heures de programmes — des séries B made in USA —, le pisco et les pitos (joints), le soir à la "disco". Mais tout ça, ce sont des tontonerias (idioties), même le tourisme. » L'année dernière, plus de quatre mille touristes ont visité l'île. Pourtant, Blanca apprend toute seule l'anglais et le français pour communiquer avec ces étrangers. Ce soir, elle ira au Toroko (une des deux discos) en prenant garde de ne pas être vue de ses parents ; comme les autres, entre deux airs tahitiens, elle dansera sur Michaël Jackson et Vanessa Paradis...

Une conduite réprochée, bien sûr, par le Padre d'Hanga Roa, Louis Riedl. Le front dégarni, une robe de bure, ce capucin septuagénaire défend le régime de Pinochet autant que

l'ordre et la morale. Le dimanche, dans la nouvelle église, toujours pleine, entre deux superbes chants pascuans, il tance sévèrement ses fidèles contre le relâchement des mœurs. Il reconnaît pourtant « qu'il y a une remarquable religiosité sur l'île mais la rupture de son isolement a contribué pour beaucoup dans l'adoption des vices occidentaux. »

Blanca se lève, revient sur ses pas : « Tu veux un billet de loto ? C'est la Renga, la cousine de la Mara, qui les vend. C'est pour construire un nouveau hangar ; tu peux gagner 25 000 pesos.» Je sacrifie au rite et tends un billet de 500 pesos. Refuser serait une offense. Pas une semaine ne passe sans tombola au profit d'une administration ou d'une association. Une distraction, bien sûr, mais aussi un palliatif aux manques de crédits.

Successivement berceau d'une civilisation, puis propriété exclusive d'une ferme élevant des milliers de moutons, l'île de Pâques n'est devenue une province rattachée à la région de Valparaiso qu'en 1966.

Dans les locaux vétustes de la «Gobernacion», Sergio Rapu, pascuan, archéologue et gouverneur, reçoit ses visiteurs. Nommé en 1984 par le gouvernement de Santiago, cet homme de trente-huit ans, taille moyenne, le visage rond, explique volontiers sa politique. Le long terme est sa préoccupation majeure. Pour le réussir, il faut privilégier «l'enseignement de nos enfants, le développement économique, ne pas compter uniquement sur le tourisme et, bien sûr, préserver la culture pascuane.» Sergio Rapu énumère les récents aménagements apportés à Hanga Roa et à sa population. Non sans satisfaction, le gouverneur termine en rappelant qu'ici le « oui » l'a emporté, lors du plébiscite de septembre 1988, confirmant ainsi que l'île se trouve «bien» au sein de la République chilienne. Derrière lui, au mur, une affiche proclame l'île de Pâques projection du Chili océanique dans le Pacifique !

UNE POIGNEE DE TERRE. Cette situation est toutefois loin de faire l'unanimité. A la tête de la « protesta » pascuane Alberto Hotus. A cinquante-huit ans, cet ancien sous-officier, infirmier dans la marine, est le chef du Conseil des anciens. Un conseil ancestral pour lequel chacune des trente-six familles pascuannes a élu son représentant. D'une voix calme et rocailleuse, il raconte : «Voilà cent ans que nos droits et notre culture sont bafoués et aujourd'hui, non seulement nous avons une situation économique catastrophique mais notre patrimoine archéologique est aussi menacé. » Il énumère les nombreux faits reprochés à l'actuel gouverneur. Outre des autorisations accordées à des missions ayant entraîné la dégradation de sites ou de statues, le chef du conseil juge irréaliste la plantation de ces huit cents hectares d'eucalyptus effectuée en quatre ans. Ce projet devait servir à un programme de bioénergie ; il a été stoppé en raison de son coût, devenu élevé après la chute des cours pétroliers. Aucune décision n'a encore été prise pour une nouvelle utilisation de cette forêt. Quant à la défense de la culture, Alberto Hotus souligne que, pendant longtemps, la langue pascuane a été interdite. Son enseignement récent se limite actuellement aux classes primaires. Enfin, évoquant le référendum, il déclare «qu'il ne pouvait en être autrement, après les nombreuses pressions exercées particulièrement auprès de ceux travaillant dans les administrations ; d'autres n'ont reçu leur carte d'électeur qu'après le scrutin. Que voulez-vous, Sergio Rapu s'était personnellement engagé à offrir un oui massif au président Pinochet.... »

Quoi qu'il en soit, l'origine du malaise pascuan est plus ancien. Il remonte à 1888. A cette époque, l'île «absolument bonne à rien» étant rejetée par la France, son roi, Atamu Tekena,

accorde au Chili la souveraineté de Rapa Nui. «Mais l'Etat n'a jamais respecté les termes de ce traité et la déclare propriété unique de l'Etat en 1933. » Depuis, pour marquer leur attachement à cette terre et en souvenir du roi Tekena, qui lors de la signature tendit une poignée d'herbe au représentant du Chili, gardant pour lui-même une poignée de terre, les Pascuans surnomment les Chiliens «pasto» (herbe) !

«Il est grand temps d'abroger cette loi de 1933 nous privant de la propriété de nos terres », affirme Don Alberto. Les multiples démarches effectuées depuis des années sont toujours restées vaines. Mieux, à Santiago, on ressent quelque agacement face « à ce peuple rustique », cherchant « à attaquer le Chili sur des problèmes mesquins », alors qu'il vaudrait mieux « accélérer l'intégration de l'île à l'ensemble chilien »

UN POUVOIR SURNATUREL. Dès lors, le Conseil des anciens, fort du soutien de la majorité des Pascuans, a décidé de passer à l'action. Ainsi, les fêtes commémorant le centenaire du rattachement de l'île au Chili ont été boycottées. Une cérémonie, à laquelle assistaient plusieurs personnalités de la junte, fut un échec. « S'il le faut, nous irons plus loin, même devant la Cour internationale de La Haye. » Don Alberto se lève et revient avec sa guitare. «Assez parlé, il y a un temps pour tout ! Nous avons des amis à honorer. » Ce soir-là, deux des membres du Conseil rentraient du continent où ils avaient pris des contacts avec les représentants des minorités indiennes et des droits de l'homme.

Ce matin, il fait beau. C'est encore l'été. Le hall de l'aéroport s'anime. Des femmes, assises à même le sol, déballent les souvenirs habituels, statues et colliers de perles. Keremo, grand, mince, le regard triste et fier, attend de pouvoir confier une lettre à un passager pour son cousin sculpteur, vivant à Paris. Keremo est un descendant du roi de la tribu Miru Araki. Voilà douze ans qu'il recopie scrupuleusement les milliers de pétroglyphes éparpillés sur toute l'île et qu'il collecte chaque légende s'y rapportant. Mais il n'aime pas parler de son travail. Il sait qu'en principe on ne prend pas au sérieux ceux qui, comme lui, affirment que le Mana (pouvoir surnaturel donné à certains Pascuans) n'est pas une légende.

JEAN-PIERRE AMET